

YANA VAGNER

L'HÔTEL



Traduit du russe par Raphaëlle Pache

MIROBOLE ÉDITIONS



© Yana Vagner, 2017

Publié en langue française avec l'Agence littéraire
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

© Mirobole, 2017, pour la traduction française

Photographie de couverture © Grigorev_Vladimir © Teemu Tretjakov
Conception graphique : Carla Richard

PROLOGUE

À quatre pattes, elle examine le semis de gouttes sombres grignotant la neige entre ses paumes écartées. Dans les ténèbres, le sang paraît noir. *Ne te retourne pas, s'intime-t-elle. Lentement. Ne te relève pas. C'est encore trop tôt.* Sa lèvre supérieure est engourdie, elle a dans la bouche un mélange à la fois brûlant et salé. Elle n'a pas mal, elle n'a pas encore peur, elle est simplement concentrée. Elle a besoin d'une pause pour reprendre ses esprits. Il n'y a rien d'irréparable dans le coup qui l'a jetée à terre ; ce n'est rien de plus que l'instant du choix. Une bifurcation. Ce qui va arriver ne se trouve écrit ou défini nulle part, le cours des événements peut encore être infléchi. Alors elle sent sa tête qui bourdonne, l'incline, crache un peu de sang, écarte même sa main gauche pour ne pas la souiller.

Là-bas, dans son dos, tout est calme ; autrement dit, elle n'est pas la seule à avoir besoin de temps pour prendre une décision. Masqués par l'obscurité, ses yeux ne lui seront d'aucun secours. Mieux vaut oublier les nuances et les demi-teintes et y aller franco. Se mettre à pleurer ne lui pose aucune difficulté. Elle est l'annuaire des pleurs. Le Louvre. Le minimum, c'est un hoquet isolé et silencieux. Il y a aussi les pleurs neutres : une averse de larmes réprobatrices versée sans bruit, qui rend mieux que tout, à condition de ne pas grimacer ou cligner des yeux. Et puis les crises de larmes maximales : sanglots, grimaces convulsives insupportables, vilaines bulles aux commissures

des lèvres. Elle connaît une vingtaine de façons différentes de pleurer. Une trentaine. Se balançant légèrement sur les coudes, serrant ses doigts gelés, éprouvant la caresse du froid sur son visage et sa nuque, elle les passe en revue et les élimine l'une après l'autre.

Saleté de crépuscule. Elle va devoir sortir la grosse artillerie d'un seul coup. La neige crisse trois pas derrière sa nuque sans protection – le bruit est soudain, brutal, elle l'entend, mais s'interdit toujours de se relever. Voilà, maintenant, le moment est venu de se retourner. Son visage est prêt... Oui, elle a les lèvres fendues et la bouche en sang, mais son visage est prêt, il n'exprime ni colère, ni ressentiment, juste douleur et indulgence. Elle doit simplement avoir le temps de le montrer avant le coup suivant. Avec ce seul visage, elle peut mettre un terme à beaucoup de choses. Presque à n'importe quoi. En tout cas, au cours des dix dernières années, elle n'a jamais été trahie par ses traits ni sa voix.

Alors là, elle va relever la tête et se mettre à parler. Évidemment, ce serait bien de deviner de quoi il retourne en réalité. Ce qui s'est passé cette fois. La seule chose qui lui ait toujours fait défaut, c'est la compréhension. L'empathie. Ces réactions chimiques étranges, ces formules bizarres qui amènent les autres à pleurer, à rire, à se crispier, à se battre et à crier. À devenir tout à coup dangereux. Cette langue, elle ne la comprend pas, c'est pour cela qu'elle a dû en apprendre le fonctionnement, des procédés infaillibles et aussi pesants que du plomb. Et s'approvisionner en phrases universelles capables de faire baisser la température. C'est tout ce dont elle a besoin pour le moment – obtenir un petit répit, un peu d'avance. Sa voix aura des intonations chaleureuses et douces, sans pression ni colère. « Je comprends, dira-t-elle. Tu es furieux, je le vois bien, attends. » Surtout ne pas forcer la note. Répéter des mots simples et conserver une voix douce. Elle pourrait dire : « Tu sais, ça fait mal. » Tout en essuyant le sang suintant de ses lèvres pile au même moment. Se balancer légèrement de droite à gauche, les mouvements répétitifs, ça apaise. Peut-être tendre le bras... Quoique, non. Le bras, c'est inutile. C'est même superflu.

Elle n'a pas le temps de faire quoi que ce soit. Un nouveau coup l'atteint en dessous des côtes – alors qu'elle prenait une inspiration avant de se retourner pour parler. L'air bloqué dans ses poumons se ratatine et, faute de trouver une issue, se transforme en une petite tornade interne. Elle se laisse tomber doucement sur le flanc, ramenant les genoux contre sa poitrine et protégeant son visage de ses coudes, tout en songeant qu'elle a trop tardé. Bon sang, elle s'y est prise trop tard. L'heure n'est plus aux pourparlers. Au lieu de se battre, elle décide de ménager ses forces et se fige. C'est le choix naturel et instantané de la souris tombée entre les pattes du chat : si tu es en position de faiblesse, ne crie pas. Ne gigote pas. Conserve ton énergie. Ne bouge plus et attends le moment propice.

Quand, après un bref assaut, on la retourne, face dans la neige, en même temps que ses genoux et ses coudes repliés ; quand la matière blanche et collante obstrue ses voies respiratoires, emplit sa bouche et qu'elle sent le poids d'un autre corps sur le sien, puis une main étrangère qui appuie sur sa nuque et l'enfonce, bouche, narines, yeux grands ouverts dans une neige compacte et sans air ; quand elle tourne la tête de toutes ses forces, désespérément, afin d'inspirer ne serait-ce que du coin de la bouche, et qu'elle entend tout à coup – oui, elle entend avant de sentir – le lobe de son oreille droite qui se déchire parce que sa boucle d'oreille au solide fermoir anglais s'accroche à quelque chose – au gant de cette main, implacable, à moins que ce ne soit au col de son propre anorak –, elle s'en moque, de son oreille comme de son bijou, elle a besoin de respirer. Alors, bandant ses forces, elle tend les épaules, redresse le menton et entend un craquement à cinq centimètres environ de sa veine jugulaire. Une ou deux secondes plus tard, elle a le temps de s'étonner : en survenant justement maintenant, cette douleur est supportable. Et au même instant, elle comprend sans l'ombre d'un doute que tout cela n'a pas été tramé dans le seul but de lui donner une bonne correction. On a bel et bien l'intention de la tuer.

Toutefois même alors, elle ne cède pas à la panique. Elle se borne à accepter les nouvelles règles. Et elle se retourne sur le dos, laissant ses

conjectures erronées derrière elle, dans le tas de neige. Ainsi qu'une trentaine de gouttes de sang, une boucle d'oreille inutile et un morceau de lobe arraché. Elle peut désormais se battre de toutes ses forces. Ça n'a plus d'importance, maintenant. Elle contracte les muscles de son ventre et arque le dos. Déplie les jambes. Enfonce les talons dans la neige. Tend les bras en avant, écarte les doigts. Son but premier, c'est de se repousser du sol pour se libérer du poids de ce corps étranger. Se dégager et s'enfuir. Règle de survie : si tu ne peux vaincre, fuis. Aussi vite que possible. Ses doigts glissent sur le nylon satiné, sans y laisser ni traces ni égratignures, mais ses jambes sont robustes – les femmes qui ont, des années durant, infligé aux articulations de leurs genoux la torture absurde de talons de douze centimètres ont en effet des jambes robustes, très musclées même. Elle retient sa respiration, plisse les paupières, gonfle les narines, contracte les genoux et repousse ce corps loin d'elle. L'instant d'après, plus rien ne l'entrave.

Bien entendu, elle peut disposer de cette liberté temporaire de différentes façons. Maintenant qu'elle est de nouveau en mesure de respirer, toutes les options déboulent en rugissant dans sa conscience : implorer la pitié, appeler à l'aide, fuir. Elle pousse un râle et recrache les grumeaux de neige qui se sont accumulés dans sa bouche. Puis, d'un bond, elle se projette en arrière, ventre tourné vers le sol, prenant appui sur les coudes et les genoux, et elle plonge le visage vers le bas, en direction de sa manche, pour effacer dans un même mouvement le sang, la glace et l'eau. Sans perdre de temps à essayer de se relever, elle se repousse des talons et de la pointe de ses bottes. Elle recule en rampant pour regagner la maison. La distance n'est pas grande – un peu plus de deux cents mètres. Elle rampe. Vers les fenêtres éclairées, vers le chambranle salvateur de la porte, vers le laiton chaleureux de la poignée. Sans se soucier de ménager ses coudes et ses genoux. Elle aurait bien couru, mais elle sait qu'elle n'aura pas le temps de se remettre sur pied. Crapahutant à mains nues dans la neige glaciale, elle rampe vite, maladroitement, avec avidité, oscillant de droite à gauche, tel un bambin encore incapable de marcher, ou même un phoque se hâtant vers l'océan. Dans son dos, il y a le

froid et les ténèbres ; devant elle, huit rectangles jaune électrique et, au-delà, des gens qu'elle considère depuis plus de vingt ans comme ses amis, qui se préparent à aller se coucher, fument, se versent un dernier verre de whisky, se brossent les dents, se disputent, médisent, sans se douter qu'elle va mourir, sans l'entendre, sans penser à elle.

Les ultimes bribes de bon sens battant la chamade à l'intérieur de sa boîte crânienne lui soufflent qu'il est encore trop tôt pour crier. Pour être entendue de ceux qui se prélassent en ce moment derrière les fenêtres éclairées, elle doit s'approcher tout près de la maison. Les épais murs en bois et les doubles vitrages installés pour l'hiver étoufferont n'importe quel son, surtout si elle se met à crier allongée sur le ventre, le visage tourné vers le sol. Elle rampe en suffoquant, en hoquetant, avec un arrière-goût métallique sur le palais, la nuque humide et glacée, la crainte de sentir d'un instant à l'autre des doigts tenaces se refermer sur ses chevilles. Et quand on lui attrape bel et bien les jambes – plus exactement une jambe, celle qui traîne derrière elle sans défense –, elle jette tout son corps en avant, avec l'énergie du désespoir, parce qu'à présent, elle n'a plus besoin d'économiser ses forces. Alors elle se relève et court ; ce n'est pas un galop bien long, cent cinquante mètres environ, mais c'est le sprint le plus intense et le plus soutenu de sa vie. Elle entend grincer ses genoux gâtés par l'oisiveté, elle voit ses bras mouillés tendus vers l'avant et ses doigts écartés cherchant la poignée de la porte.

Voilà, le moment est venu de se mettre à crier. Et elle découvre en cet instant précis que sa voix l'a trahie. Sa voix qui, sa vie durant, lui a servi d'argument ultime, imparable, docile. Capable, au gré de ses désirs, de baisser ou d'augmenter en volume, d'être audible depuis le dernier rang. Un instrument presque tout-puissant. Elle ouvre en effet la bouche et essaie d'abord de crier à pleins poumons, puis, voyant que rien ne sort, elle retient sa respiration pour essayer coûte que coûte de produire ne serait-ce qu'un son. Aussi faible soit-il. Même pitoyable. N'importe quel son susceptible de sortir d'une gorge serrée. Ses bras et ses jambes lui obéissent encore, mais elle n'a

plus de voix, plus le moindre petit filet. Bon sang, ça veut donc dire qu'elle panique, au bout du compte. Au pire moment.

Elle emboutit un alignement de skis rangés près de la porte – en pleine course, telle une poule effarée. Ce sont les skis de l'Hôtel – larges, en plastique, n'appartenant encore à personne puisqu'on n'a pas eu le temps de leur attribuer de propriétaire temporaire. Réunis seulement par le fragile et conventionnel appariement d'un pied gauche et d'un pied droit, ces skis, donc, s'écroulent, s'éparpillent sous ses pieds, sur l'esplanade enneigée qu'éclairent les fenêtres. Dans sa tentative d'escalader ce monticule de matériel en polymère, encore inanimé quelques secondes plus tôt, elle se fait l'effet d'un ours pataud tâchant de capturer quelque saumon visqueux dans une rivière où flottent également des troncs d'arbre. Trébuchant, glissant, elle tombe sur ce monticule de skis hérissés de fixations. Elle s'écorche les mains. Le nylon de sa combinaison se déchire dans un craquement. Cinq pas la séparent de la porte d'entrée. Cinq misérables pas qu'elle ne parvient pas à effectuer, parce qu'elle ne peut se remettre sur pied, pas plus qu'elle n'arrive à ramper. Elle se débat au milieu de ces saletés de skis, tâchant de saisir le moment où sa gorge voudra bien finir par se desserrer et où la chance tournera de nouveau en sa faveur. *Je déteste le ski ; depuis l'école, je déteste le ski, pense-t-elle avec rage, fouillant à plat ventre dans la masse hétéroclite sous elle. Il me faut juste atteindre la poignée. Juste atteindre la poignée.*

Dans sa nuque luit le lumignon faiblard suspendu au-dessus de la porte d'entrée. Rien de terrible ne peut arriver à quelqu'un qui a laissé les ténèbres derrière lui, les a distancées, s'en est arraché. Ce mal chthonien, antique, dont il est si facile de rire dès qu'on a en main la moindre veilleuse d'enfant, il est obligé de reculer, de redouter la lumière. La normalité. *Maison !* se dit-elle bêtement, à plat ventre au milieu des skis épars, et elle éprouve un soulagement indicible. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont éclairées – on dirait qu'elles dévoilent toutes les banalités d'un séjour hôtelier à la montagne. L'entrée, le vestiaire. Ces locaux mornes, stupides, malcommodes que tous les touristes patentés prennent forcément en

horreur. Des lieux uniformisés, avec une cheminée dont le foyer est protégé par une vitre noire de suie, une table basse en bois poli et deux sièges maculés de cire de bougie... Un salon dont l'aménagement se retrouvera à l'identique qu'on visite les Alpes suisses ou un petit pays d'Europe de l'Est. Au fond de ce salon, elle a l'impression d'entrevoir une tête brune aux cheveux coupés court, des épaules étroites... Tiens, il ne dort pas encore, l'autochtone, ce gringalet renfrogné qui s'appelle... comment déjà ? Oscar. *Tourne-toi, Oscar. Regarde par la fenêtre.*

Elle a atteint la zone éclairée. Elle distingue la silhouette d'Oscar derrière la vitre, et même si elle n'a pas encore eu le temps de se relever, elle éprouve déjà un sentiment de victoire. Toujours affalée sur le ventre, au milieu des skis éparpillés, fixant du regard la poignée de porte encore trop haute, elle se représente tranquillement les mouvements qu'elle fera pour se lever et frapper, et les mots qu'elle criera.

Mais à ce moment précis, un bâton de ski, l'un de ceux qui se sont dispersés dans la neige – un gros bâton, à quatre facettes, aussi pointu qu'une gigantesque aiguille à tricoter, prend son envol au-dessus de sa tête et vient éventrer le tissu imperméable qui couvre son dos, puis un matériau hybride ultrafin, une membrane de textile technique, une couche de chaud duvet ultraléger et finalement son poumon gauche.

Le coup n'est pas mortel, elle vit toujours, mais à présent elle n'est sans doute plus en mesure de crier et encore moins de se relever à quatre pattes. Alors qu'elle gît à terre, concentrée sur la douleur qui irradie sous son omoplate, et qu'elle essaie de réfléchir à la suite des événements, on l'agrippe par les pieds et on s'empresse tant bien que mal de la traîner sur la neige pour la ramener vers les arbres et les rochers, loin de la maison et de la lumière. Dans l'obscurité. Elle rejette la tête en arrière et voit les rectangles paisibles des fenêtres qui s'éloignent ainsi que – du moins lui semble-t-il – la silhouette sombre d'un homme encadrée par l'un d'entre eux. Elle n'a plus la force d'appeler à l'aide, elle n'est même pas certaine qu'il y ait effectivement quelqu'un là-bas. Tout en prenant conscience de la

stupidité de son geste, elle lance un bras derrière sa tête et agite la main en direction de l'inconnu à la fenêtre. À bout de force, trempée, mourante, elle comprend que ce type ne la voit pas, bien sûr qu'il ne la voit pas, sans quoi il ne resterait pas planté là, aussi impassible.

Dès que la maison n'est plus visible, elle reçoit encore un coup de la pointe du bâton – dans le ventre, cette fois. Désormais, elle a considérablement moins de raisons de ne pas mourir, mais c'est comme si elle avait signé un terrible document, stipulant en guise de facétie qu'elle est obligée de rester consciente quoi qu'il arrive. Alors elle perçoit la quinzaine de ruisselets sanguinolents qui s'écoulent, incandescents, des trous percés dans son ventre, et à peu près la quinzaine d'autres, dans son dos, qui partent de sous son omoplate. Par-dessus le marché, elle pense qu'elle s'est urinée dessus. De façon étonnante, le fonctionnement de sa vessie laisse totalement indifférente cette femme dont le ventre vient d'être perforé à deux reprises par un bâton de ski.

Gisant sur le dos, elle observe les cimes noires, courbées et imperturbables des sapins entre lesquels on la traîne. Quoi qu'on lui fasse subir, elle vivra encore quarante-trois minutes, pas davantage. Sans doute ce délai peut-il être raccourci, mais il est en tout cas certain qu'il ne sera pas prolongé. *Mon beau sapin...* songe-t-elle sans plus savoir pourquoi. *Mes sapins.*

Quand on la fait passer par-dessus le garde-corps – des tubes métalliques soudés et formant un « Π » grec peu élevé, qui lui arrive à la taille –, elle se surprend à vouloir se tendre pour aider, à repousser le sol de sa jambe encore du bon côté de la balustrade. Elle aurait bien du mal à expliquer pourquoi. Peut-être pour que ça se termine plus vite. De l'autre côté, il y a des rochers noirs, enduits d'une épaisse couche de glace blanche, filant à pic, mais elle ne vole pas pour autant bien loin – dix-douze mètres tout au plus. Dans sa chute, elle se casse encore quelque chose, un genou ou une cheville, elle entend le craquement, mais par chance, elle ne sent déjà plus la douleur, et elle passe les minutes qui lui restent à respirer lentement, le menton levé vers le ciel sans plus éprouver de colère ni de ressentiment, et

sans doute aurait-elle été heureuse de saluer le charitable centimètre et demi de neige dont le ciel, plein de honte, s'est empressé de couvrir son visage meurtri et de remplir l'espace entre ses paupières inférieures et supérieures, si, bien entendu, elle n'avait pas déjà été morte à ce moment-là.